



Lundi de la semaine dernière ont été célébrées, dans la paroisse de Vaudreuil, les funérailles de son ancien et vénéré pasteur, M. Célestin Martin, décédé dans le courant de la semaine précédente. Le service a été chanté par le R. P. Blain, S. J. M. le chanoine Racicot a fait la levée du corps, et l'absoute a été chantée par Mgr Fabre. Après la cérémonie, le corps a été transporté dans la crypte de la cathédrale.

* *

Sa Grandeur Mgr Fabre a célébré, dimanche, le 1er avril, le vingt-et-unième anniversaire de son élévation au trône épiscopal. Une messe pontificale a été célébrée, en cette occasion, à la cathédrale, Mgr Emard, évêque de Valleyfield, officiait, et le chœur a répété de nouveau la messe de Méhul, qu'il avait déjà exécutée avec un grand succès le jour de l'inauguration de la cathédrale. Le R. P. Hamond avait été chargé du sermon de circonstance.

* *

Le 1er de ce mois, on a célébré, en Allemagne, le 79^e anniversaire de la naissance du prince de Bismarck. Le chancelier a reçu, dans la journée, un nombre énorme de lettres de félicitation, et a donné audience aux délégués des nombreuses sociétés savantes et autres, venus de tous les points de l'empire. L'empereur lui-même, quoique absent, lui a fait parvenir un télégramme de félicitations.

* *

Mercredi de la semaine dernier, on a célébré à Québec le vingt-troisième anniversaire de l'élection de Son Eminence le cardinal Taschereau à la dignité épiscopale. Les représentants du clergé catholique du diocèse se sont rendus à Québec pour lui présenter leurs hommages. Mgr Gravel et M. le chanoine Archambault étaient présents à cette réception. Après une messe basse, dite à la basilique, par Mgr Taschereau, un *Te Deum* a été chanté en action de grâce.

* *

Du 16 au 21 de ce mois, aura lieu un grand bazar organisé au profit de l'Institution des sourdes-muettes, 595, rue Saint-Denis.

Le programme sera, paraît-il, des plus variés : banquets, concerts, déclamations, concours etc., rien ne sera épargné pour donner à cette grande fête de charité tout l'attrait possible et désirable.

Nous sommes persuadés que nos lecteurs encourageront cette œuvre admirable des sourdes-muettes qui tend à soulager un des plus grands maux dont soit frappée l'humanité. Une mère pauvre apportait une pierre pour murer la porte de la prison où était enfermé son fils traître à la Patrie : nous, chrétiens, apportons notre obole pour soutenir l'asile qui doit abriter notre frère malheureux et délaissé.

Nous souhaitons au bazar et à ses zélés organisateurs un succès complet.

* *

Mercredi soir a eu lieu, au Monument National, le concert au profit de l'Institution des jeunes aveugles, de cette ville. La foule nombreuse qui s'était rendue à cette soirée prouve la sympathie du public pour les infortunés pensionnaires de cet établissement. Le talent musical de ces jeunes gens, de ces jeunes filles est vraiment remarquable, mais quelle patience il a fallu pour arriver, avec eux, à un si beau résultat ! Et quels éloges ne méritent point les âmes charitables, les gens de cœur qui ont osé entreprendre la tâche si ardue d'ap-

prendre à de jeunes aveugles un art si délicat et si rempli de difficultés. Le concert de mercredi a été un succès et une preuve de l'excellent enseignement donné par l'asile. Mlles Eugénie Tessier, Cartier et Wilcam, MM. Burdon, Baker, Goulet, Dubois et Clarke, ont eu les honneurs de la soirée, et les nombreux applaudissements qu'ils ont reçus leur ont bien prouvé que le public Montréalais sait toujours apprécier les artistes de talent, surtout lorsqu'ils travaillent pour la cause noble et sacrée du malheur !

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—Z. St-Hyacinthe.—Votre "Marguerite" a été acceptée.

J.-B. C., Québec.—R.çu votre grande poésie : elle paraîtra prochainement.

Ludo, Montréal.—Votre dernier ouvrage est un peu mieux, mais ce genre ne convient pas au journal. Donnez nous quelque chose ayant un intérêt plus général, et conséquemment attirant plus les lecteurs.

SUR LA TERRE D'EVANGÉLINE EN 1864

LA TRAVERSE DU LAC DE TUSKET AU MILIEU DE LA NUIT



N'était alors au 24 juin, jour fécond en souvenirs que l'absence du pays et la distance qui m'en séparait alors me rendaient d'autant plus chères que c'était, ce jour-là, que l'on chômaît en Canada la fête patronale de mes compatriotes, devenue depuis celle des Acadiens : la Saint-Jean-Baptiste.

Mais si le souvenir de la patrie absente, évoqué au jour de l'anniversaire de la fête nationale, remplissait mon âme de suaves pensées, combien aussi m'était chère cette terre d'Évangéline, chantée par Longfellow, et à laquelle se rattache une page d'une histoire si étroitement liée à celle du Canada.

Levés à l'aurore, nous avions, ce jour-là, mon compagnon de voyage et moi, traversé le *Lac de Tuské* au soleil levant, afin de profiter de la fraîcheur du matin pour nous rendre à un village acadien situé à l'intérieur des terres, sur les bords du *Ruisseau-à-l'Anguille*, charmant cours d'eau qui coule en serpentant vers la *Rivière de Tuské*, laquelle se jette à la mer près du village du même nom.

Ce soir-là, nous revenions des *Fourches*, au confluent des deux rivières, à une heure avancée de la nuit, lorsqu'arrivés au bord du lac où nous avions pris pied à notre premier passage, nous nous aperçûmes que l'embarcation avec laquelle nous avions traversé le matin avait été ramenée durant notre absence sur la rive opposée : ce qui nous laissait l'alternative, soit de rester où nous étions jusqu'au retour du jour, soit de nous rendre à Tuské d'où nous étions partis le matin, en faisant le tour du lac.

Il y avait bien sur le rivage une autre pirogue dont nous pouvions nous prévaloir ; mais on en avait retiré les rames, et en supposant que nous eûmes réussi à la mettre à flot au moyen de nos forces réunies, nous ne pouvions qu'aborder à l'extrémité du lac, là où le courant nous eût probablement conduit.

Ce mignon lac que nous avions traversé de jour sans y observer rien de remarquable, nous parut si beau au milieu de la nuit que nous ne pûmes résister au désir de nous aventurer sur ses eaux, alors planes comme une glace. C'est la résolution que nous prîmes en effet, en décidant que nous tenterions la traversée en lançant la pirogue, adoptant l'expédient de nous servir d'une simple perche à défaut d'aviron.

Il faisait une de ces nuits délicieuses si fréquentes dans la partie méridionale de la Nouvelle-Ecosse durant la mi-été. Pas un souffle de vent. Pas le moindre zéphyr. L'air était embaumé par l'odeur des marguerites blanches et des violettes sauvages dont les alentours de ce lac sont semés :

fleurs odoriférantes qui n'exhalent leur parfum que la nuit. La lune, alors à son déclin, effleurait la cime des arbres. Ses rayons argentés se reflétaient à travers le clair feuillage, puis s'allongeaient sur la surface du lac et allaient se perdre dans l'ombre des bois voisins, à mesure que l'astre de la nuit disparaissait à l'horizon.

Une heure après notre départ de la rive, nous n'étions encore qu'à mi-traverse, quoique la distance d'une rive à l'autre ne fut guère plus que de quelques cents verges. Nous ne touchions plus fond avec notre perche, et le courant que nous croyons devoir nous conduire en bas du lac nous tenait stationnaires ; car ce petit lac d'eau douce, situé à un mille seulement de la côte, est au-dessous du niveau de la mer et n'a point d'issue, sauf quelques petits courants d'eau qui, retournant sur eux-mêmes, alimentent ses eaux.

Dans l'impossibilité où nous étions de diriger notre frêle nacelle à volonté, je contempiais, je savourais dans toute la plénitude de l'âme, cette scène enchanteresse dont je jouissais au milieu du silence de la nuit ; scène rendue d'autant plus sublime et poétique à mes yeux que je l'associais dans mon esprit à la location des lieux décrits par Longfellow et à un être quelconque que je m'imaginai voir errer sur les bords de cette délicieuse retraite sous la forme d'une femme. Était-ce bien là les lieux où le poète, mariant son imagination aux souvenirs du passé, était venu avant moi s'abreuver à la source des souvenirs ?

J'aime à le croire ; car cette pensée dilate encore mon cœur, à cet âge avancé de la vie, au souvenir de cette terre d'Évangéline que j'ai parcourue en tous sens et de cette traversée du lac de Tuské faite au milieu d'une belle nuit.

L.-H. TREMBLAY.

LES DISTRAITS

Distrait comme un mathématicien est un dicton justifié. Le grand Newton a donné le mauvais exemple ; un jour, ne voulant pas interrompre son travail, il se préparait un œuf à la coque, lorsqu'au bout d'un moment il s'aperçut qu'il tenait l'œuf à la main et qu'il avait fait cuire sa montre à secondes, bijou du plus grand prix à cause de sa précision.

Le même Newton avait habitué ses chats à s'installer sans façon dans son cabinet de travail, mais la longueur des calculs du savant les avait leur patience proverbiale. Les vieux matous allaient se mettre en expectative près de la porte ; les plus jennes, plus impatientes, miaulaient impérieusement pour qu'on leur ouvrit. Continuellement interrompu, le savant se décida à faire une châtière juste assez large pour laisser passer les petits félins, qui étaient les plus turbulents de la bande. Mais les gros, qui voyaient les petits aller et venir à leur guise, se livrèrent à un tel sabbat, que Newton prit enfin le parti de faire pratiquer une châtière à côté de la petite.

Ampère, surnommé le distrait, remarqua, une fois qu'il se rendait à son cours, un petit caillou sur son chemin, et comme il n'était pas un savant exclusif, il le ramassa et l'examina. Tout à coup, le cours qu'il devait faire revint à son esprit, il tira sa montre, s'aperçut que l'heure approche, il double précipitamment le pas, met le caillou dans sa poche et lance sa montre pardessus le parapet du pont des Arts.

Ampère ne manquait jamais, lorsqu'il avait terminé une démonstration sur le tableau, à l'École polytechnique, d'essayer les chiffres avec son mouchoir et de remettre dans sa poche, le torchon traditionnel, toutefois, bien entendu, après s'en être préalablement servi.

Enfin Ampère se mit un jour à calculer sur la caisse noire d'un fiacre, avec le bout de craie qu'il portait toujours sur lui. Le fiacre se mettant en marche, le mathématicien le suivit en courant pour continuer ses équations.

Mais voici qui est plus fort : on raconte qu'un géomètre, dont le nom nous échappe, quittant Paris pour aller se marier en province, et craignant d'oublier la chose, avait écrit en grosses lettres sur son calepin : " Me marier en passant à Tours."